

GASTON BLIN

Notice lue par EUGÈNE GODEFROY

Des quatre soldats que la famille de notre si regretté confrère Lucien BLIN a donnés au pays : le père et les trois fils, deux sont morts pour la France. Gaston Blin, né le 30 juin 1890, était le plus jeune.

Quelle enfance heureuse fut la sienne ! A un foyer béni, où régnaient tous les délicats sentiments qui font le charme d'une famille tendrement unie, un accord tacite s'était institué entre le père, la mère et les grands frères pour faire à ce Benjamin une existence douce et gaie d'où toute rigueur était exclue.

Voilà de quoi, n'est-il pas vrai ? faire de l'enfant le mieux doué un insupportable page ?

Mais Gaston Blin était un enfant doux et facile. Je le vois encore sur les genoux de sa mère où, même devenu grand garçon, il aimait à jouir d'une tendresse qui ne vieillissait pas ; et, loin d'abuser de l'indulgence de chacun, il s'ingéniait à se faire plus docile et plus modeste, comme pour mieux la mériter.

Alors, direz-vous, un être efféminé et sans vigueur ?

Ah ! que non pas ! Cette douceur enfantine n'était que le masque bientôt transparent d'une solide volonté, d'une fière ténacité, d'une admirable vaillance.

Le chef de la famille auquel vous avez conféré, en 1902, les honneurs du Conseil de l'Ordre, était un avocat qui n'eut, vis-à-vis du Palais, aucune infidélité. Il ne fut qu'avocat. Mais à côté de cette fidélité, il en professa une autre qui ne comportait aucun accroc à la première : il était arrivé à l'âge d'homme au moment des malheurs de 1870. Avant de revêtir la robe, il avait porté l'uniforme et même avait failli entrer à Saint-Cyr. Pendant toute sa vie, sa toque et son képi vécurent en bonne intelligence et, comme ceux des générations qui avaient senti la défaite, il attendait sans défaillance qu'à l'horloge du Destin sonnât l'heure des réparations.

Il apprit à ses enfants, en même temps que la crainte de Dieu, le culte de la Patrie.

De la religion, il leur apprit par la parole et par l'exemple qu'elle comporte avant tout une vie de loyauté et de charité, ce que les moralistes appellent la vie intérieure, mais une vie intérieure se résolvant en actes précis.

De la France, il aimait à leur montrer le vrai et le radieux visage, rayonnant de la passion, de la charité et de la justice, et en même temps de toutes les vertus militaires sans lesquelles un peuple ne mérite plus de vivre. Dans notre histoire, il voyait une épopée réelle, que la profondeur des chutes et l'éclat des relèvements ont peut-être faite plus dramatique et plus belle que les fables immortelles des littératures anciennes.

Ces leçons paternelles, illustrées par le constant accomplissement du devoir militaire, burinaient dans les âmes de ses fils les sentiments qui devaient les élever à sa hauteur.

Un de nos confrères qui, à quelques générations près, fut son camarade, dépeint ainsi le caractère de Gaston Blin : « Le tempérament le plus brûlant servait chez lui la culture la plus élevée. »

Il ne nous appartient pas de pénétrer d'une manière indiscrete dans ce que j'appellerai, sans métaphore, le sanctuaire de sa vie privée d'enfant et de jeune homme. Elle eut pourtant des témoins et ils sont unanimes à en exalter la pureté et la modestie ; mais il nous est permis d'en recueillir les manifestations extérieures.

Comme son père, il appartint de très bonne heure à la charitable société de Saint-Vincent de Paul, et il y marqua sa place, en recherchant comme champ d'action un quartier populeux, et où les besoins matériels et moraux étaient particulièrement pressants. Il fut le fondateur et le président de la petite conférence de Reuilly. Puis, quand ses occupations se firent plus absorbantes et ne lui permirent plus de fréquentes courses dans un quartier éloigné, il s'imposa une besogne individuelle particulièrement touchante : chaque jour, sans le dire à personne (on n'a découvert le fait qu'après son départ de la maison paternelle), il commençait sa journée en se rendant dans un taudis où il aidait une pauvre infirme à faire son ménage.

Il ne croyait pas, d'ailleurs, que la modestie dont il s'était imposé la loi fût un obstacle à des manifestations extérieures et opportunes de sa foi :

— Ce serait calomnier la France que de dire qu'elle a attendu quatre siècles pour découvrir Jeanne d'Arc. Les échos de la cathédrale d'Orléans protesteraient contre une semblable pensée !

Il n'en est pas moins vrai que le culte de l'héroïne miraculeuse s'est particulièrement développé dans les années qui ont précédé la guerre. L'âme de Gaston Blin était trop prête à s'associer à ce mouvement d'opinion pour ne pas marquer par un geste ce culte amplifié qui correspondait si bien à ses convictions religieuses et patriotiques. Elève du lycée Charlemagne, il eut l'idée de proposer à ses camarades de faire reconstituer l'oriflamme ou pennon de Jeanne d'Arc et d'en faire don à l'église métropolitaine. Il fit adopter son projet, et c'est à son instigation que les élèves de ce lycée offrirent, en 1909, le précieux emblème à l'archevêque de Paris.

J'aurai complété ce que nous savons de la vie civile de notre jeune confrère en ajoutant que l'ardeur de ses sentiments patriotiques l'avait amené à adhérer au groupement de l'*Action Française*, dont l'activité lui semblait le gage du relèvement complet de la Patrie.

Ayant terminé ses études de droit, Gaston Blin fut admis au stage le 8 juillet 1913. Sa vie civile est terminée. Tournons-nous maintenant vers l'armée, où il va donner sa mesure et trouver le glorieux trépas qui mérite à sa mémoire l'immortel souvenir.

Chercher le moyen de faire le service le plus facile et le faire le plus près de sa famille, combien de ses contemporains n'avaient pas d'autre ambition et qui, d'ailleurs, n'en furent pas moins de bons soldats ? Mais un pareil calcul ne pouvait effleurer l'âme de notre jeune camarade. Il voulut à tout prix devenir... cavalier, quand, vous allez le voir, tout semblait devoir le détourner d'une semblable conception ?

Pourquoi cavalier ? J'éprouve, mes chers camarades, quelque difficulté à en rechercher la raison dans cette assemblée d'excellents militaires qui, certainement, appartiennent en majorité aux autres armes et avec lesquels je n'aurais pas le mauvais goût de chercher une querelle désuète sur le mérite respectif des différentes armes. Aussi bien, n'est-il pas d'évidence que, si un grand nombre de cavaliers de la dernière guerre

participent à la gloire de l'infanterie pour y avoir été versés, les derniers événements militaires n'ont pas fourni à la cavalerie les occasions de s'employer en tant que cavalerie dans les conditions qu'on escomptait.

Il faut pourtant que je tente cette explication. Je la dois à mon glorieux client.

Vous connaissez trop les sentiments de Gaston Blin pour savoir que ce qui l'attirait c'était, non pas le plus facile, mais le *mieux*.

Or, avant 1914, le prestige de la cavalerie française était immense et, à tort ou à raison, elle apparaissait comme une élite. Non seulement l'opinion avait gardé pieusement le souvenir des charges héroïques de Reichshoffen, de Morsbronn, de Beaumont, du plateau de Floing, mais on savait qu'un corps d'officiers remarquable avait poussé presque jusqu'à la perfection l'instruction de la troupe et l'avait profondément pénétrée de ce que l'on appelait l'esprit cavalier, pris dans le sens de l'esprit militaire le plus élevé : alliant la bravoure à l'élégance et l'audace à l'art militaire, ressuscitant pour ainsi dire ce qui avait fait le prestige de l'antique chevalerie. Et enfin, le couronnement et le but de cette instruction, c'était la charge : la charge pour éclairer, la charge pour attaquer, la charge pour défendre et protéger les camarades pendant les mauvais jours et pour consacrer et exploiter leur succès dans les jours heureux ; la charge à tombeau ouvert, comme on disait alors, avec l'ivresse du sacrifice total de l'être à la gloire de l'armée et au salut de la Patrie. Pas un des cavaliers des dix magnifiques divisions que comptèrent les armées de la grande guerre, n'est monté à cheval sans avoir la conviction que, dès les premiers jours, il entrerait dans la fournaise au son de la charge, comme les cavaliers de Murat et de Margueritte.

Soyez sûrs que telles étaient les pensées de Gaston Blin quand il entra dans la Société de préparation militaire, qui s'appelait l'escadron Lasalle et dont un des directeurs était M. Delaunay, un des membres les plus sympathiques de la compagnie des avoués.

Gaston Blin avait choisi son arme avec la conviction que, cherchant le mieux, il l'avait ainsi trouvé. Mais choisir ne suffisait pas : il fallait être admis, et c'est ici que se révèle cette énergie tenace, presque indomptable, que je vous ai déjà signalée comme une des plus précieuses particularités de son caractère.

Blin n'avait rien ou presque rien du physique d'un cavalier, qui doit être fait surtout de légèreté et de souplesse et qui suppose une taille au moins moyenne. Il était assez trapu, plutôt gros que mince, et il n'était pas grand. Ceux qui ont subi le même apprentissage que lui peuvent se rendre compte de la dose extraordinaire d'énergie dont il dut faire preuve pour lutter contre la nature et triompher des difficultés du début. Elles étaient telles qu'on peut se demander s'il en triompha jamais complètement, et vous aurez le cœur serré en apprenant, dans quelques instants, quelle influence elles eurent sur les circonstances si pénibles de sa mort.

A l'escadron Lasalle, s'il ne fut pas l'un des plus brillants (il était absolument réfractaire à la voltige), il fut l'un des plus aimés. C'est là qu'il se lia d'une fraternelle amitié que la mort, leurs deux morts, devaient briser, avec celui qui était l'as du groupe, Jean Delaunay, fils de M. Delaunay, que je viens de nommer, et grâce à qui j'ai pu recueillir sur Gaston Blin une grande partie des souvenirs qui vont suivre.

On ne pouvait se défendre d'un large mouvement de sympathie pour ce jeune homme qui, à défaut du physique, avait, au plus haut point, l'âme de l'arme qui rayonnait dans ses yeux.

Et certes, si le jour où l'autorité militaire admit au 29^e dragons le candidat de l'escadron Lasalle pour en faire le cavalier Blin, la cote d'amour a eu quelque part dans la décision, jamais elle n'a rendu un hommage plus mérité à la valeur de la volonté et à la supériorité de l'âme sur le corps.

A la mobilisation, Gaston Blin était maréchal des logis au 29^e dragons, à Provins. « J'ai su, nous raconte Marcel Poignard dans sa notice sur Jean Delaunay, com-

ment il avait salué la guerre : de la plus vigoureuse acclamation que puisse susciter la passion de l'enthousiasme. »

Depuis le jour de l'appel des armes jusqu'à sa mort, la vie de Gaston Blin se confond avec celle de son régiment. Le 29^e dragons faisait partie de la 5^e division de cavalerie. Franchissant la frontière belge le 5 août, il était à Liège le 8 et resta en Belgique jusqu'à la bataille de Charleroi, remplissant avec le corps de cavalerie Sordet, dont il faisait partie, sa mission d'éclairer l'armée sur la marche des Allemands à travers la Belgique.

Le 11 août, à Neufchâteau, le 18 et le 19 à Hottomont, près de Gembloux, le 29^e dragons cherche en vain à atteindre la cavalerie allemande, qui se dérobe toujours sans jamais oser se mesurer avec les cavaliers français.

Après Charleroi, la 5^e division, constamment en contact avec l'ennemi, couvre les arrières et le flanc droit des armées françaises et anglaises qui se replient. C'est ainsi que le 29^e dragons arrive à Versailles le 5 septembre. C'est là que Gaston Blin revit son père pour la dernière fois.

Après la bataille de la Marne, la 5^e division prit part à la brillante opération de cavalerie qui consista à inquiéter, dans la région de Villers-Cotterets et de Compiègne les colonnes allemandes en retraite et à précipiter cette retraite.

Le 29^e dragons fut ensuite une des premières unités qui, remontant vers le Nord, prirent part au raid fameux qui porte le nom de course à la mer. Sa route, presque la même en sens inverse que celle qu'il avait suivie un mois auparavant, pendant la grande retraite, fut jalonnée et illustrée par de nouveaux combats : Cambrai, Péronne, Chérisy. Le 5 octobre, près d'Aix-Noulette, le 3^e escadron, dont Blin faisait partie, charge les tirailleurs ennemis et, au prix de pertes sanglantes, les oblige à démasquer leurs réserves.

Le 29^e dragons gagne ensuite la vallée de la Lys : du 1^{er} au 16 octobre, il est engagé chaque jour au Bac Saint-Maur, à Vieille-Chapelle, à La Gorgue. Puis il franchit de nouveau la frontière belge, se bat à Staden, sur le bord de la forêt d'Houthulst, à Bixchotte, au pont de Steenstraat. En novembre, le régiment se reforme à Aire-sur-la-Lys, et en décembre reprend le chemin de l'Yser pour fournir d'importants éléments à pied pour les combats de la Grande Dune et de Saint-Georges, en concours avec les fusiliers marins qui tiennent Nieupoort. Blin, dès le début de cette organisation et sur sa demande, fait partie de ces premiers cavaliers à pied, et reçoit le grade nouvellement créé d'aspirant.

Au printemps de 1915, le 29^e dragons concourt au service des tranchées, très dur, sur l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette, devant Ablain Saint-Nazaire. Mais la bataille de l'Artois, malgré de brillants succès locaux, n'a pas donné le résultat important qu'on en attendait. Nous sommes en septembre, on va tenter un grand effort en Champagne.

On espérait beaucoup des attaques de Champagne, préparées avec des moyens puissants et dans lesquelles le général de Mitry, commandant le corps de cavalerie, réserva une place d'honneur, c'est-à-dire particulièrement périlleuse, aux escadrons à pied. L'attaque commença le 25 septembre, après une formidable préparation d'artillerie. On escomptait la percée des lignes allemandes. Les escadrons à cheval s'apprétaient à l'exploiter, à bousculer les Allemands en retraite et à occuper la région jusqu'à Vouziers. La matinée fut un moment de grande espérance : la ferme de Navarin était reconquise, Souain était évacué par l'ennemi. Le soir apportait une déception ; on avait fait beaucoup de prisonniers, mais la percée n'était pas faite. Et on décida de recommencer. Ce fut pour le 29 septembre.

Je laisse ici la parole au général Wimpfen, qui était alors colonel du 29^e dragons, et qui a bien voulu m'écrire ce qui suit :

« Tous les escadrons à pied de la 5^e division de cavalerie, sous les ordres du lieutenant-colonel de Trémond, ont été jetés dans une percée que l'on croyait décisive, à quelques kilomètres à l'ouest de la ferme de Navarin. Tous ces braves gens se sont lancés dans la fournaise avec leur ardeur de cavaliers. Pris sous un terrible barrage d'artillerie, ils ont tourbillonné sous les obus, voulant à tout prix remplir leur mission. J'ai perdu là quatre des officiers de mon escadron à pied sur les six comptant à l'effectif. Blin est tombé avec eux. On gardait à cette époque et l'on conserve pieusement parmi les anciens combattants du régiment, le souvenir de ce charmant aspirant, intelligent, instruit, et d'une rare bravoure. »

Ce fut une hécatombe. Le terrain était recouvert d'un réseau de fils de fer barbelé, ceux qui tombaient ne pouvaient plus se relever, restant pour ainsi dire cloués à la terre qu'ils abreuyaient de leur sang.

Tel fut le sort de l'aspirant Blin, dont le poids même fut, dit-on, un empêchement absolu à ce qu'il fût relevé. Pendant longtemps ce champ de la mort a été battu par les deux artilleries. Les cadavres sont restés sans sépulture, et jamais rien n'a été retrouvé de la dépouille mortelle du magnifique soldat que nous pleurons. Je garderai toujours le souvenir poignant de la revue du corps de cavalerie qui fut passée quelques jours après ces événements et de l'émotion de tous devant les survivants du drame.

Je tiens à relire ici la citation posthume qui fixe du point de vue militaire la vie et le caractère de Gaston Blin : « ... s'est fait remarquer pendant tout le service aux tranchées de l'escadron à pied, par sa bravoure calme et son sentiment très élevé du devoir. Tombé mortellement atteint en entraînant ses hommes au delà des lignes allemandes pendant l'attaque du 29 septembre 1915. »

Il a reçu la médaille militaire à titre posthume.

Avait-il le pressentiment de sa fin comme on l'a remarqué chez beaucoup ? On peut se le demander en lisant ces lignes écrites par lui au père d'un de ses camarades tué à l'ennemi : « Combien je l'envie d'avoir pu conquérir, par sa vie sans tache et sa mort glorieuse, la place que Dieu lui réservait là-haut ! » En tout cas, on ne peut relever dans sa vie militaire ni un geste, ni un acte susceptibles d'écarter de lui le danger. Quand on l'envoyait ramener à l'arrière des convois d'éclopés et de malades, bien des fois le commandant du dépôt voulut le retenir pour soigner une fatigue qu'il ne pouvait dissimuler. Jamais il ne consentit à rester à l'arrière. Quand on forma les escadrons à pied, il demanda immédiatement à en faire partie, parfaitement conscient des périls auxquels il s'exposait. Du premier au dernier jour de sa vie militaire, Blin n'a jamais suivi qu'une directive : servir et pousser le dévouement jusqu'aux extrêmes limites ; chercher le *mieux*.

Vous dire le deuil de son régiment, la désolation de sa famille, comment le ferais-je sans répéter des formules que nous connaissons trop ? Mais comment ne rappellerai-je pas l'émotion qui nous étreignait le jour où nous vîmes le père, Lucien Blin, qui n'avait pas retrouvé la dépouille mortelle de Gaston, conduire à sa dernière demeure celle de son autre fils, Roger, l'avoué à la Cour, mort aussi pour la France, après un long martyre de l'intoxication par les gaz, dont il avait été victime.

Permettez-moi seulement, après vous avoir raconté la mort glorieuse du soldat tombé au champ d'honneur, de vous ramener un instant en arrière, à la vie si pure, si simple, si modeste de l'enfant et du jeune homme, et de vous poser une interrogation que je me suis posée à moi-même, à chaque instant, en écrivant ces lignes : la vie si courte que j'ai essayé de vous dépeindre, est-elle celle d'un soldat auquel nous, soldats, nous rendons les honneurs, ou celle d'un saint que les croyants ont le droit d'invoquer ? Et laissez-moi aussi formuler la réponse de nos cœurs : Gaston Blin, notre si jeune camarade, fut à la fois un soldat et un saint.